

monde remarque, je ne sais trop pourquoi.

Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire à cela, et comment un petit signe, grand comme rien, peut-il fournir matières à tant de discours?

Toujours, est-il, que je ne serais pas fâchée de le voir disparaître, ou tout au moins de le savoir ailleurs, à une place plus discrète.

J'étais si embarrassée que je me mis à rire par contenance.

« Ris, me disait ma mère à voix basse, ris, malheureuse ! Tout cela finira par des larmes. »

Ce qui ne l'empêchait pas de m'ajuster, de me mettre une épingle par-ci, une cocarde par-là, et de tirer tout le parti possible de ma toilette de bal.

Apparemment que, si l'on m'enlevait, elle voulait que le ravisseur me trouvât sous les armes.

Les deux officiers nous servirent d'escorte jusqu'à la salle du bal. Je jouissais à l'avance de l'effet qu'allait produire mon élégant cortège et mes couleurs nationales.

Mon triomphe me paraissait certain.

Entre nous soit dit, chère Laure, j'étais encore sous le coup d'un reste de prévention, et je n'avais pas tout à fait renoncé à croire que nos vainqueurs fussent de cette race tartare et corée dont je te parlais tout à l'heure.

Seulement, je faisais en faveur de nos hôtes, une gracieuse exception. Mais il était dit que toutes mes prévisions, ce jour-là, seraient bouleversées par l'événement.

Toutes mes amies, sans en excepter une seule, arboraient trois ou quatre fois plus de couleurs nationales que moi ; et quant aux autres officiers, il n'en était pas un seul qui n'éclipsât les deux miens.

Tous luttaient d'élégance, de courtoisie et de bonne grâce ; tous paraissaient doux et charmants, et personne à les voir ainsi, ne se serait figuré que c'étaient là des verseurs de sang.

Dieu sait pourtant s'ils en ont versé !

Mon attention fut surtout captivée par l'un d'eux ; c'était un jeune capitaine de haute mine, aux traits pâles et rêveurs, le visage encadré d'une soyeuse petite barbe noire qui lui seyait à merveille : son attila, richement brodé d'arabesques, lui pinçait une taille fine à nous rendre jalouse.....

Et comme il dansait autrement et mieux que les autres la polonaise et le csardas ! Nous le dévorions toutes du regard, moi comme les autres.

(A continuer.)

LE CARILLON

Québec, 14 Novembre 1879.

CONDITIONS.

On demande des agents partout pour la vente du "Carillon."

Le prix à la douzaine est de 6 centins, payables à toutes les quinzaines.

Jusqu'à nouvel ordre, les numéros non-vendus seront repris.

Le prix de l'abonnement est de 50 centins par année, payable d'avance.

Toute personne qui nous fera parvenir une liste de quatre abonnés, recevra le "Carillon" pendant un an. A celles qui nous en procureront plus, nous donnerons vingt-cinq pour cent de commission.

Les communications concernant la rédaction ou l'administration devront être adressées :

P. D. Bilaudeau,
Boîte 35, B.-P. Québec.

AGENCE DE MONTRÉAL.

M. Arthur P. Godin, No. 30, rue St. Vincent, est le seul agent autorisé du "Carillon" à Montréal.

SONNERIES.

L'intéressante conversation que l'on va lire a été surprise entre deux individus arrêtés en face du bureau de poste. Nous les nommons respectivement *Jim* et *Joe*.

Joe. — Notre vieille cité, comme une grand-mère qui veut suivre la dernière mode, aspire donc à devenir ville moderne ?

Jim. — Oui, ah bien ! pour ça, il lui faut se débarrasser de ses ruines et de bien d'autres choses encore.

Joe. — Lesquelles, s'il vous plaît ?

Jim. — Mais la corporation et ses taxes, le conseil législatif avec ses membres inutiles, les.....

Joe. — Vous appelez ça des ruines ?..... Non, des ruines ce sont des maisons à demi démolies et dont les débris sont laissés tels qu'ils se sont écroulés, comme vous pouvez en voir en arrière de la halle du marché Champlain et à bien d'autres endroits dans la ville ; comme étaient les casernes des Jésuites et le palais de Justice. Mais grâce à je ne sais qui, ils sont déjà à moitié disparus. Bientôt il ne restera plus que les fondations de la mesure qui a abrité "L'événement" pendant ses premiers ans, lesquelles passeront à la postérité comme échantillon.

Jim. — C'est bien beau, mais je ne suis pas de votre avis. Suivant moi on aurait dû faire disparaître les dernières et laisser les autres,

comme les casernes des Jésuites par exemple. Vous n'ignorez pas que chaque année, un grand nombre d'étrangers ne viennent ici que pour voir ces souvenirs d'un autre siècle.

Joe. — Pourquoi les a-t-on démolies ?

Jim. — C'est que l'on a trouvé un moyen de les utiliser.

Joe. — Utiliser des ruines ?..... Je serais curieux de connaître le procédé pour voir s'il est applicable au conseil-de-ville.

Jim. — Eh ! bien, mon cher, si tu lis le prochain numéro du "Carillon," tu verras comment a été accompli ce prodige.

Quelques journaux ont salué notre apparition dans la presse, entre autres "Le Nouvelliste" et "Le Vrai Canard" qui ont été bien aimables à notre égard. Nous les en remercions bien sincèrement. Cependant, "Le Fantastique" mérite une mention spéciale ; c'est certainement le plus spirituel.

Cela nous étonne !..... Il est rare de trouver autant de finesse chez un moutard. Il est né malin, le confrère ; décidément il a trop d'esprit, il ne vivra pas.

S'il nous envoie ce coup d'épingle en passant, c'est peut-être pour rejeter sur quelqu'un le dépit que lui fait ressentir la leçon du "Vrai Canard" puisqu'il se fâche tout rouge contre ce dernier.

Dimanche dernier, le "Carillon" a assisté à une assemblée dans le comté de Lévis.

Voici ce qu'il a sténographié sur place :

Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd ses chausses !

Messieurs,

Je m'adresse en ce moment particulièrement aux électeurs intelligents du beau comté de Lévis et en général à tous ceux qui m'écoutent.

En prenant pour texte de mon discours ces belles paroles d'un orateur renommé par toute la puissance du Canada, ces paroles du grand tribun populaire, l'illustre Charles Thibault : *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd ses chausses*, j'ai voulu vous faire mieux comprendre quel dédain des biens de ce monde a eu celui que je viens vous demander d'élire.

En demeurant avec le gouvernement Joly'il aurait pu faire partie de ce défunt ministère appelé à faire de si grandes choses. Mais non, messieurs, il a préféré un portefeuille dans le nouveau et modeste cabinet Chapleau.

En restant libéral il aurait pu s'associer à ceux qui voulaient louer le chemin de fer du nord. Mais non, messieurs, là encore il a

montré son abnégation en préférant la promesse de la présidence du chemin de fer Lévis et Kennébec.

Pout-on avoir des goûts plus simples ? certainement non, messieurs, et en votant pour lui comme un seul homme vous ferez voir que vous savez apprécier son désintéressement et son dévouement.

Il restera fidèle à notre parti, soyez en sûre. Vous pouvez en être d'autant plus certains que, d'après le dépit qu'en ont éprouvé les libéraux, si l'on juge par les étreintes de leurs organes, ils n'en voudraient plus.

L'orateur a déclamé sur ce ton là pendant une heure et le "Carillon" est revenu avec la certitude que M. Paquet sera élu par une grande majorité.

Sur ses quatre pages de matières "Le Fantastique" s'occupe de lui pour la valeur d'une page, tout en éloges qu'en articles qui le commentent. C'est sans doute pour satisfaire l'orgueil démenté qui anime ses rédacteurs. Et dire qu'ils sont cinq pour accomplir une œuvre aussi méritoire.

C'est beaucoup !..... Toutefois, s'ils veulent jouer aux épingles avec "Le Vrai Canard" et le "Carillon," ils peuvent doubler leur personnel : Plus on est de fou, plus on rit.

Un chien qui n'est pas un chien.

conversation curieuse entre deux dames

Ce cher petit ! ce cher amour ! le voilà retrouvé ; le voilà rendu à mes soins, à mes caresses ; quelle inquiétude mon amie ! quelles cruelles angoisses j'ai essayées pendant les trois jours qu'il a été perdu ! Je ne pouvais ni manger, ni dormir, ni pleurer, et vous savez comme je mange, comme je dors, et surtout comme je pleure.

Mais à force de trop sentir on perd jusqu'au sentiment ; c'est ce que j'ai éprouvé dans cette terrible circonstance. Si elle se fût prolongée un jour de plus, c'en était fait de ma raison ; elle se noyait dans les larmes que je sentais s'accumuler dans ma tête, sans trouver d'issue pour s'échapper. Mais Dieu ! avec quel débordement elles se sont précipitées au moment où il a réparé à mes yeux.

J'étais alors dans mon cabinet de toilette sur mon canapé ; vous connaissez la belle chemise de mousseline qui l'enveloppe ainsi que tout mon meuble ; eh bien, ma chère, elle était trompée comme si on l'eût plongée dans la rivière ; l'oreiller, le siège, tout était traversé, c'était un déluge. Je m'évanouis ; on épuisa un flacon de sel pour me faire revonir. Quand je